

JACQUES OFFENBACH

La nouvelle de la mort d'Offenbach a traversé Paris avec la rapidité d'un éclair. On n'y pouvait croire. Un homme de la vitalité d'Offenbach ne meurt point comme cela, à l'improviste, sans un cri. La nouvelle semblait mentir. Hélas ! elle n'était que trop vraie. Hier encore, l'auteur de la *Chanson de Fortunio* et de la *Grande-Duchesse*, indisposé plutôt que malade, caressait le rêve de ses prochaines œuvres. Un opéra-comique de sa façon, *Belle-Lurette*, se répète en ce moment à la Renaissance; M. Carvalho s'appête à monter ses *Contes d'Hoffmann*, partition longuement et amoureusement travaillée, dont le pauvre musicien se promettait merveille; enfin, il jetait déjà sur le papier les premiers airs d'une pièce nouvelle, toute de sentiment et d'esprit, destinée aux débuts de Théo, la blonde, sur le théâtre des Variétés. Au milieu de ses pensées d'artiste, l'accès de goutte qui le tourmentait, et qu'il méprisait, lui est remonté au cœur et l'a étouffé. Et le voici maintenant étendu sur son lit funèbre, immobile pour la première fois, lui qui était le mouvement fait homme, et entouré de sanglots, lui qui a tant fait éclater le rire !

Elle a quelque chose de particulièrement douloureux, la mort de ces grands rieurs, dont toute la vie s'est dépensée à égayer la foule. Lorsqu'ils vivaient, on ne savait pas au juste quelle place ils occupaient. Autour d'eux se menait un constant tumulte de joie. Mais dès qu'ils sont tombés, il s'établit un brusque silence, un large vide se fait, et l'on se prend à réfléchir. Mon Dieu ! les pédants et les hypocrites diront que ce n'est rien; c'est un rieur qui s'en va. Seulement nous serons ici plus juste pour Jacques Offenbach. Celui qui a été mêlé trente années de suite à la vie parisienne, qui a, presque seul, défrayé ses contemporains de divertissements, qui a soulagé l'ennui de deux générations, qui a été l'une des incarnations de Paris, n'est pas une personnalité vulgaire. Sa popularité a eu sa raison d'être, puisqu'elle a résisté à toutes les attaques et même à toutes les injures. Il était entré dans une société gorgée de bien-être, rayonnante de jactance, faisant parade et folie de sa pourriture, attendant quelqu'un qui la déridât; il comprit que pour amuser son époque il fallait se moquer d'elle, et il s'en moqua audacieusement, à visage découvert, comme jamais, en aucun temps, artiste n'osa le faire. Chacune de ses œuvres apparaissait comme une gaieure soutenue avec une verve infinie. On a souvent crié au scandale, à la corruption. Je voudrais savoir, quant à moi, si la perversion venait d'Offenbach ou si elle venait du public. La *Belle-Hélène*, la *Grande-Duchesse de Gerolstein* et toute la série de ses opérettes ne sont, à le bien prendre, que de mordantes parodies de la vie, de l'esprit, du scepticisme quasi-drôlatique de ce dernier quart du siècle. N'a-t-il pas franchement dévoilé son secret le jour où il a signé, à la face de tout Paris, la *Vie parisienne* ? Cet homme d'esprit et de talent, qui avait le respect des belles choses et le sentiment des petites choses présentes, a saisi, pour nous flageller, les verges que nous lui tendions. S'il nous a divertis, c'est à nos propres dépens. Par là, il s'est assuré une page dans l'histoire de l'art actuel et aussi dans les annales du monde où nous vivons. Sa physionomie de railleur ne ressemble à aucune autre. Vue sous un certain angle, elle est presque tragique. L'avenir nous reconnaîtra dans les caricatures qu'Offenbach a tracées et dont nous avons osé rire, alors qu'il n'était qu'urgent de nous corriger.

Ce n'est pas le moment de faire de la philosophie sociale à propos du créateur de la musique bouffe, et je n'ai pas pris la plume pour lui consacrer une étude approfondie, qu'il serait malséant d'écrire devant son cadavre. Le musicien d'*Orphée aux Enfers* était doué d'une fécondité inépuisable : plus de cent ouvrages ont répandu son nom par toute la terre. Il n'est pas un bourg en Europe, pas un hameau dans le Nouveau-Monde, où son répertoire n'ait pénétré. Offenbach a le jet mélodique merveilleusement facile, abondant et distingué. A côté de ses inventions plaisantes, de ses caprices de rythme, de ses bizarreries prosodiques, il rencontre parfois des phrases élégiaques d'une grâce exquise et touchante. Voudrait-il, pris de subites pudeurs, se faire pardonner ses joyusetés violentes ? Le fait est qu'il y eut toujours en lui un rêveur délicat qui trouvait moyen de semer des fleurs du sentiment les canevases les plus excentriques. Je ne parle pas de la *Chanson de Fortunio* et du *Mariage aux lanternes*, deux œuvres des plus aimables qui soient. Mais je demande à tout musicien de bonne foi si l'auteur n'a point prodigué en ses moindres partitions de rares qualités musicales. Un genre était sorti tout armé de sa cervelle, genre qu'il a fécondé seul, dans lequel on n'a pu l'égalier et qui, véritablement, disparaît avec lui. Il se peut que des fruits secs du Conservatoire aient dédaigné ce fertile improvisateur. Qu'importe ce dédain à sa mémoire ? Nul, parmi ceux qui comptent, n'a méconnu sa valeur originale.

D'autres raconteront par le menu la carrière de Jacques Offenbach; je me bornerai à la résumer en peu de lignes. Il était né à Cologne en 1819 et, de bonne heure, il y étudia la musique. Pour instrument, il eut le violoncelle. En peu de temps, il atteignit un honorable degré de virtuosité qui lui permit de donner des concerts, où il jouait des morceaux de sa composition. Ses premiers succès l'encouragèrent à venir à Paris chercher la consécration de son talent, la célébrité et la fortune. J'ai ouï dire que, dès sa jeunesse, il se révélait tel qu'il fut plus tard, bon compagnon, de belle humeur, doux à l'approche, mais passablement enclin à la plaisanterie. Lorsqu'il avait tiré de ses

quatre cordes suffisamment de mélodies plaintives ou gracieuses, il s'égayait à leur arracher toute sorte d'effets comiques. Ses concerts réussirent; on reconnut au jeune virtuose allemand un brillant coup d'archet et un grain de fantaisie piquante. En peu de temps, il se concilia des sympathies, des amitiés. D'agréables pièces de chant, qu'il écrivit sur des fables de La Fontaine, achevèrent de le mettre en lumière. Bref, il arriva qu'un beau jour on le nomma chef d'orchestre à la Comédie-Française, et qu'il fit exécuter là, sous sa direction, quantité d'ouvertures et d'entr'actes. Et ce fut ainsi qu'il sortit, à la longue, du commun des martyrs de la musique.

A mesure qu'il progressait, son ambition devenait plus grande. La scène le tentait et l'obsédait. Mais quel directeur voudrait de ses essais dramatiques ? Vainement, il frappait à toutes les portes : ses titres à une audition étaient jugés trop minces, et chacun lui répétait : « Faites-vous connaître et nous vous jouerons. » A la fin, las d'attendre et sûr de lui-même, il se met à la tête des Bouffes-Parisiens. S'il a fondé cette scène, vous devinez que c'est pour se représenter lui-même. Aussi son activité est-elle extraordinaire. Une pièce n'attend pas l'autre. Après les *Deux Aveugles*, *Bataclan*; après *Bataclan*, *Troncalcazar*, *Croquefer*, le *Mariage aux lanternes*, *Orphée*, les *Bavards*... Désormais, sa réputation est faite. La vogue a mis à ses pieds tout Paris. On se passionne pour ses bouffonneries, on l'acclame. L'Opéra lui commande un ballet : le *Papillon*. A l'Opéra-Comique, il fait jouer *Barkouf*, *Robinson Crusoe* et *Vert-Vert*; mais on goûte par-dessus tout ses opérettes. De quelles ovations on salue la *Grande-Duchesse*, la *Vie parisienne* et la diva Schneider, *Geneviève de Brabant*, les *Brigands* ! Offenbach est décoré, naturalisé, choyé; il est l'idole du parterre; des rois et des fils de rois, qui viennent à Paris, font à l'envi retenir des loges à ses pièces. Que de manderait-il de plus ?

J'ai oublié de rappeler que, peu après ses débuts, il s'était, non sans vigueur, essayé dans la critique musicale. Dernièrement j'ai parcouru, dans un ancien recueil, plusieurs de ses articles, et j'ai été frappé de la ferme sagesse et de la logique de ses jugements. Offenbach a la passion de Beethoven, de Mozart et de Gluck; il défend courageusement Berlioz, dont l'heure glorieuse ne doit sonner que bien plus tard; il arrache leur masque à tous les Phariséens. « Je voudrais, dit-il notamment, qu'il existât à Paris une grande scène littéraire et musicale, où tous les grands maîtres fussent représentés avec une splendeur digne d'eux. » Il paraît que ces pensées furent toujours les siennes, car ce fût là le programme qu'il s'efforça de réaliser en 1877, tandis qu'il était directeur de la Gaité.

Personne n'a oublié le faste peut-être excessif avec lequel il monta la *Haine*, de Sardou. Pour encadrer ce beau drame, rien ne lui semblait assez beau. La scène flamboya de richesses inouïes. Il y eut au quatrième acte un cortège tel qu'on n'en vit jamais, pour lequel il avait, littéralement, lancé l'argent par toutes les fenêtres. Ce fut un éblouissement sans pareil. Malheureusement, on était au cœur de l'hiver, et le verglas tua la tragédie. Offenbach avait à son actif le succès de la *Jeanne d'Arc*, de Jules Barbier, et le demi-succès du *Gascon*, de Barrière. Ruineuses victoires, s'il en fut ! Pour se relever, il monta ses propres ouvrages, *Orphée aux Enfers* et *Geneviève de Brabant*. La foule répondit à son appel, mais l'énormité des frais écrasait la direction. L'artiste sentit que sa campagne aboutissait à un désastre et, pour le conjurer, il livra sa fortune entière. Et, ce jour-là, certes, il se fit singulièrement honneur : il montra qu'il avait le caractère au moins à la hauteur de l'esprit.

Beaucoup eussent défailli, dans une si dure traverse; lui ne perdit point son calme et, comme un jeune homme, il se remit à l'œuvre. Par bonheur, sa verve se soutenait, intarissable; rien n'altérait sa libre humeur, et l'on ne surprit jamais sur ses lèvres une parole d'amertume. J'insiste à dessein sur cette période de sa vie. L'honnête homme, et, s'il ne laisse pas à ses enfants un gros héritage, en dépit des millions qu'il a brassés, il leur légua le souvenir de son courage en ces rudes circonstances et une mémoire sans tache.

Ses enfants ! Il les adorait comme il était adoré d'eux. La plus étroite union régnait dans la famille. Dès qu'il rentrait, fatigué du travail des répétitions, c'était à qui l'embrasserait, le consolait, le dorloterait, lui passerait sa robe de chambre et ses pantoufles. Sa femme le considérait un peu comme son fils aîné; ses quatre filles voyaient en lui une sorte de grand-frère. Il était pour toute la maison un grand enfant gâté. Travaillait-il ? Tout le monde faisait silence au logis et marchait à pas de loup. Et lui, de son côté, n'aimait rien tant que son intérieur. Au dehors, il trouvait des distractions; mais là seulement il trouvait le dévouement et la paix. La veille de sa mort, il racontait à l'un de nos amis, qui lui rendait visite, ses inquiétudes au sujet de son fils. En ferait-il un musicien ? Le jeune homme manifesta, à ce qu'il paraît, le goût le plus déclaré pour la musique; mais on ne recommence pas l'opérette après Offenbach et, pour se risquer dans l'opéra, il faut tant de mérite ! Ces idées épouvantaient l'excellent père. Il eût bien préféré que son fils se lançât résolument du côté du barreau, de l'industrie ou de la finance.

Ce dernier trait en dit long sur l'intimité de celui qui vient de mourir, et découvre tout un côté de sa personnalité que l'on ne soupçonnait guère. Je n'ai voulu, dans ces notes rapides, que donner l'adieu suprême à cet artiste plus célèbre que bien connu, avec lequel s'éteint une des cinq ou six figures vraiment parisiennes qu'on pouvait citer encore.